L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS.

PUBLIÉE, No 12, RUE DE CHARTRES

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE MATIN, 18 JUILLET.

FEUILLETON.

LE

PRINCE POGOUTZINE,

PAR

ERNEST DAUDET.

III

Cependant, il faut le dire avant d'aller plus loin, en dépit de tant de charmes, Suzanne était chaste. Elle pouvait rêver un sort brillant; mais elle était incapable d'acheter, au prix d'une faute, le réalisation de ses rêves, qui d'ailleurs, ainsi que nous l'expliquerons plus tard, avaient en pour principal inspirateur un jeune maternel imprudent.

Au bruit que fit le peintre, qui pénétra dans le salon, en chantant un refrain d'atelier, les deux femmes relevèrent la tête.

— Pourquoi cette entrée bruyante, Robert? demanda madame Lagardie.

— Parce que la fortune a visité notre maison, chère mère, répondit-il.

A ces mots, Suzanne quitta son piano, s'avançant vers son frère qu'elle embrassa, elle dit:

— Est-ce la fortune qui vient de partir dans ce brillant equipage?

— Elle même, mademoiselle. Mais elle reviendra. Demain, je dîne chez elle. — Et se retournant vers sa mère. Il ajouta: C'est un prince.

— Un prince!

— Russe, reprit-il.

— Est-on vrai prince? demanda Suzanne d'un air de doute.

Pour toute réponse, Lagardie lui tendit la carte de Pogoutzine. Elle y jeta les yeux.

— Il a déjà vu ce nom quelque part, fit-elle. Puis, ayant cherché dans sa mémoire: — je ne souviens maintenant. — On parlait dans un journal de la prodigalité de ton russe. Est-il jeune au moins?

— Assez jeune pour m'acheter encore beaucoup de tableaux. Il a même trouvé ton portrait très beau.

— Quel portrait? demanda madame Lagardie, en regardant ses deux enfants que cette question embarrassait.

— Robert a parlé trop tôt, dit Suzanne d'un ton de reproche.

— Le secret m'a échappé, répondit Lagardie. Et s'agenouillant devant sa mère, il reprit: dans trois jours, ce sera la fête. Je voulais offrir le portrait de Suzanne, — un chef d'œuvre qu'il faut en croire le prince Pogoutzine — Je le retirerais aujourd'hui, voilà tout.

Madame Lagardie prit à deux mains la tête de son fils et la baisa au front. Puis se levant et le relevant avec elle.

— Allons voir ce chef-d'œuvre! dit-elle en se dirigeant vers l'atelier.

Pour la seconde fois de la journée, le portrait de Suzanne fut mis au jour. L'émotion de madame Lagardie, tirée de l'admiration et du bonheur qu'elle éprouvait, lui enlevèrent d'à bord la parole. C'était bien là sa fille, poétiquement belle et fraîche, cependant. Elle regarda longtemps, tandis que ses enfants, debout devant elle, jouissaient de sa surprise. Puis, elle les attira dans ses bras, et les yeux mouillés de larmes, elle dit:

— Mon Robert, tu es un grand peintre. Et toi, ma Suzanne, tu serais digne d'être princesse.

Suzanne eut un adorable sourire et se dégageant de l'étreinte maternelle, elle s'écria:

— Robert, fais moi épouser ton Russe. On m'appellerait: princesse Pogoutzine, ajouta t-elle, en jetant à sa mère une gracieuse révérence.

— Petite folle, répéta Lagardie, qui te dit qu'il n'est pas marié?

— Il faudra s'en informer. S'il n'est pas marié, je pourrais être sa femme.

— Pourquoi pas? murmura madame Lagardie.

Lorsque le général Lagardie, un de plus brillants officiers de l'armée française, mourut à la suite d'une blessure reçue pendant la glorieuse journée de Magenta, sa femme suivait dans sa quarante cinquième année. Elle était belle et jeune et son mari, en mourant, avait laissé à celle de sa fille, mais elle avait su et conserva toujours la grâce et l'esprit. Elle obéissait son mari, et ses enfants peut-être plus que son mari. Dans l'existence qui la frappait, elle ne vit pas seulement la perte d'un époux adoré, mais encore la ruine d'une vie dédiée pour sa fille. A propos de laquelle elle n'était plus à caresser des illusions de rêves. Elle perdit toute son énergie. Pendant six semaines, elle ne sut rien faire que pleurer.

Heureusement, son fils avait vingt ans. Il portait dans un corps frêle une volonté virile. Il comprit qu'il était des devoirs plus sacrés que ceux de l'amitié. Il abandonna sa mère à sa douleur, et s'occupa de régler l'avenir. Un jour, il l'obligea à sortir, il la conduisit dans la petite maison de la rue Notre Dame des Champs et lui dit:

— Ma chère mère, désormais nous habiterons ici. J'ai bien cette maison pour longtemps. Vos biens, ceux de mon père, la pension que nous valaient un grade et un nom, donnent du revenu qui n'est pas l'opulence, mais du moins l'aisance et le repos. Si ce revenu ne suffit pas, j'y pourvoirai. Suzanne est encore à Saint-Denis pour un an. Elle viendra alors auprès de nous jusqu'au jour où elle ira marier. Je ne peux, à present, je vais m'occuper de ta dot. On dit que j'ai du talent. Je ferai fortune pour elle, et nous chercherons de votre famille une partie, si tout la totalité du bonheur passé.

Madame Lagardie sourit au milieu de ses larmes et embrassa son fils.

Ils vécurent ainsi pendant une année. Robert se mit au travail avec courage. Le souvenir de son père, des préoccupations, son talent, lui firent obtenir des commandes officielles. Les publications illustrées étaient à la mode. Il fit des dessins pour les grandes maisons de librairie. Qui même temps, il voyait au salon de Paul Dens toiles qui obtinrent un succès très franc. Bientôt, il put travailler à ses heures et suivre son goût, l'imprévoir des excursions.

Deux ou moins, toute idée d'avenir modeste fut abandonnée par Suzanne. Elle ne pouvait avoir qu'un souvenir. Elle ne pouvait rêver qu'un seul. Elle ne pouvait rêver qu'un seul. Elle ne pouvait rêver qu'un seul